

Leurs sentiments éclatèrent tout à coup violemment.

—Partir pour Cayenne, s'écria Rouget, jamais !

—Non, jamais, reprit Beauregard avec une flamme dans les yeux, plutôt la mort !

Les deux gardes partirent à la fois d'un rire épais.

—Ah ! ah ! ah ! mes agneaux, comme vous allez ! jamais, dites-vous ! Nous verrons cela demain matin.

Rouget s'avança, la tête en feu.

—Non, gardes, c'est moi qui vous le dis, jamais je ne partirai !

—Ni moi, reprit résolument Beauregard.

Cogur-Dur et Voit-Goutte se précipitèrent alors sur les deux forçats et, les frappant à coups redoublés, les obligèrent à se séparer et à tomber, épuisés, sur leurs planches.

Un instant après, les deux portes étaient de nouveau fermées et les deux infortunés restaient livrés à leurs réflexions, tandis qu'au dehors s'éteignait dans le lointain le rire moqueur des gardes-chiourmes.

Rouget se jeta sur son lit et se cacha d'abord la tête dans les deux mains, puis, il se souleva et demeura assis, les deux jambes serrées dans ses bras et la tête appuyée sur ses genoux.

Qui l'eût vu ainsi eût vu l'image de la douleur et du désespoir.

Il ne pleurait point, mais il restait immobile, les yeux fixés droits devant lui, une large ride au front et les lèvres contractées.

Combien de temps resta-t-il dans cette immobilité de pierre, pareil aux statuettes grimaçantes qui depuis sept siècles au moins ornent les colonnes de nos cathédrales gothiques, lui-même n'eût pu le dire.

Il ne sentait rien, il ne voyait rien, il n'entendait rien, la pensée semblait partie.

La porte s'ouvrit, Voit-Goutte entra, déposa sur la planche une nouvelle gamelle, s'arrêta un instant devant Rouget et le contempla en silence, en murmurant :

—Pauvre diable ! il devient fou !

Rouget ne le vit pas et ne l'entendit pas. Il n'entendit pas davantage les coups que Jean Beauregard frappait dans la muraille. Son esprit était ailleurs.

Cependant, lorsqu'à quatre heures du soir, le premier garde entra de nouveau et, de sa voix de stentor, cria :

—Au préau, le numéro 36 !

Rouget se réveilla subitement et bondit comme un tigre.

Cinq minutes après, il se retrouvait dans la petite cour, avec son compagnon d'infortune.

Après quelques tours faits en silence autour du préau, Voit-Goutte s'avança vers eux, et détachant un instant les menottes de Jean Beauregard :

—Viens, dit-il, No 37, voici une lettre qui est arrivée pour toi et que M. le directeur te permet de lire.

Jean devint subitement d'une pâleur livide, ses jambes chancelèrent sous lui, puis tout à coup, le sang lui remonta à la tête, il rougit jusqu'au blanc des yeux, et saisissant la lettre que lui tendait Voit-Goutte.

—Donnez vite, s'écria-t-il ! Grâce à Dieu ! C'est une lettre de ma fiancée !

—Sa fiancée ! murmura le garde en riant. Une fiancée de forçat ! C'est une bonne histoire !

Jean parcourut rapidement la lettre.

Elle était ainsi conçue :

“ Mon cher Jean,

“ Vous êtes au bagne, à cette heure, et je vous écris à tout hasard pour vous consoler.

“ Je sais que vous êtes innocent. Le bon Dieu ne permettra pas longtemps cette injustice. Ne craignez rien, je suis forte et je resterai toujours, en vous attendant, votre fiancée.

“ FRANÇOISE DUGAST.”

Oh ! alors, comment décrire cette scène déchirante !

Un flot de larmes, de larmes bienfaisantes jaillit des yeux de Jean Beauregard. “ Elle m'aime encore, murmurait-il... Elle me reste fidèle... Elle est toujours mon amie, ma fian-

cée ! O sainte jeune fille, que les anges du ciel te gardent et te récompensent !... ”

Puis, il baisa la lettre, et ne pouvant soutenir le coup qu'il venait de recevoir, il tomba à genoux en sanglotant.

Voit-Goutte, étonné et ennuyé, leva son gourdin pour le frapper et l'obliger à se relever, mais Rouget tendit ses épaules.

—Tapez sur moi, dit-il, pas sur lui !

Le garde, tout à fait surpris, laissa retomber son bâton !

—Pauvres diables, dit-il.

Puis, il reprit doucement :

—Releve-toi, No 37, que je te remette les menottes et rends moi cette lettre.

Jean se releva d'un bond, en suppliant.

—Oh non, s'écria-t-il, laissez la moi ! avec cette lettre, je supporterai tout, je serai fort contre les souffrances. De grâce je vous en conjure, ayez pitié de moi !

Voit-Goutte se retourna, et regarda derrière lui si personne ne les voyait.

Pourquoi se retournait-il, cet homme habituellement si dur, si impitoyable ! Quelle pensée de pitié avait traversé son âme ? Pourquoi passait-il rapidement la manche de sa veste sur ses yeux ?

Qui le saura jamais ? C'est le secret de Dieu qui lit au fond des cœurs.

Voit-Goutte saisit les menottes, et s'approchant de l'oreille de Beauregard :

—Garde ta lettre, 37, fit-il, tu diras que je l'ai déchirée, si on t'en parle jamais.

Jean frémit de joie, cacha la lettre de Françoise dans sa poche, et tendit doucement ses mains au garde.

Une minute après, les deux forçats reprenaient leur promenade.

Quand ils furent au bout de la cour, loin du garde, Jean dit à Louis :

—Rouget, je suis plus heureux ce soir au bagne, que je ne l'ai jamais été dans toute ma vie !

Rouget ne répondit pas, mais un frisson d'énergie courut sur tous ses membres, et il pensa :

—Cet homme est vraiment innocent !

Puis, il murmura entre ses dents :

—Je le sauverai !

Au même instant, le canon se fit entendre et les gardes s'avancèrent, mais au lieu de ramener les deux condamnés à leur cellule, ils les firent passer par de nouveaux corridors et pénétrer sur le port même, à l'intérieur du bagne, où étaient réunis tous les forçats en partance.

Quand Rouget parvint au milieu de la grande cour, il eut sous les yeux un étonnant et lugubre tableau.

Plus de soixante forçats condamnés comme lui aux travaux forcés, soit à perpétuité, soit pour plus de huit ans, étaient réunis sur deux longues lignes en face du port.

Les uns riaient et blasphémaient, d'autres pleuraient silencieusement, d'autres enfin restaient comme immobiles contemplant vaguement l'azur du ciel, où ils voyaient sans doute, comme en un mirage, leur toit, leur foyer, leurs champs, leur famille, leurs enfants !

Devant eux, à quelques centaines de mètres, se balançait mollement au gré de la vague et de la brise, un superbe navire, *La Charente*, le transport qui devait tous les emmener au-delà de l'Atlantique.

Les voiles étaient repliées, et ses ancres le retenaient en core, mais le lendemain matin il devait partir avec la marée, quand tous les condamnés seraient embarqués.

Rouget et Beauregard, arrivés les derniers, étaient réservés pour la dernière fournée, le lendemain à cinq heures du matin, après quoi *La Charente* quitterait les côtes de France.

Quand tous les forçats furent alignés par les gardes-chiourmes, des forgerons s'avancèrent armés de gros marteaux. On enleva le fer d'un kilogramme et on le remplaça par un anneau de cinq cents grammes. Chaque condamné fut débarrassé de